

Inauguration fin de siècle

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198554>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bière, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les joujoux.

On a fait, paraît-il, dans nombre de familles, de plus fortes emplettes de jouets que d'ordinaire, aux fêtes de l'an 1901. Dame, on ne passe pas si souvent que cela d'un siècle à l'autre! L'événement ne pouvait d'ailleurs être mieux marqué dans la cervelle des moutards.

La Suisse commence à se mettre à la fabrication des joujoux. Mais c'est l'Allemagne qui demeure la terre classique de cette industrie. Elle a pour centres principaux Nuremberg et Sonneberg (Thuringe). L'ancien usage de se servir du nom collectif de jouets de Nuremberg pour désigner les jouets en général, provient de ce que, depuis le moyen âge jusqu'au XVIII^e siècle, Nuremberg a été le chantier essentiel de ces produits, ainsi que l'atteste le diction :

Babioles de Nuremberg
Vont par tout l'Univers.

A côté de Nuremberg et Sonneberg, il faut citer Furth, en Bavière, les fabriques de jouets en bois de Dresde et celles de jouets en porcelaine et en papier mâché de Cobourg-Gotha.

Des 207 fabriques de Nuremberg et Furth, il y en a 148 qui ne fabriquent que des jouets en métal et occupent 1502 personnes, tandis que le nombre total de celles employées dans toutes les fabriques de ces deux villes se monte à 2000, chiffre qui paraîtrait minime, si l'on ne songeait à la fabrication à domicile et à l'emploi considérable de machines qui diminuent d'autant la main-d'œuvre.

Parmi les principaux produits de ces fabriques, citons d'abord : chemins de fer avec gares, tunnels et viaducs, bateaux et navires de guerre complètement équipés, jouets magnétiques, innombrables variétés de joujoux mus par un mécanisme, lanternes magiques, cinématographes, phonographes, toupies, trompettes, sabres, modèles de machines à vapeur, moulins, fontaines, ménages de poupées. Certains articles, comme les modèles de machines, les jouets optiques ou électriques sont faits avec le plus grand soin, afin qu'ils servent, non seulement à amuser l'enfant, mais encore à l'instruire et à développer son goût.

Les jouets qui ont le plus contribué à répandre la renommée de Nuremberg et de Furth, sont les jouets en étain et en plomb, particulièrement les soldats de plomb, contre lesquels une ligue vient de se former en France afin de ne pas éveiller des idées belliqueuses chez les enfants (comme si les petits ne continueraient pas à jouer aux soldats tant que les grands feront la guerre). C'est par milliers que ces deux villes en exportent chaque année dans tout l'univers. Elles en livrent pour un million et demi par an; les deux tiers sont pour l'étranger. Les soldats sont fabriqués en beaucoup de qualités, depuis ceux de 6 francs les 60 boîtes, contenant 800 soldats, jusqu'à ceux de 5 francs la pièce.

Il y a des boîtes avec des revues complètes; des camps militaires, des parcs d'artillerie et d'autres contenant la reproduction exacte d'un

régiment avec tous les soldats, les officiers, les musiciens et les tambours.

La fabrication de jouets en bois et en corne se fait à Nuremberg dans 44 fabriques et à Furth dans 8; ces dernières livrent des boîtes d'escamotage, des œufs sculptés, des boîtes à ouvrage, des maisons de poupées, écuries, magasins, forteresses, serpents en corne, lotos et jeux de dominos.

Les jouets de bois ordinaires, comme, par exemple, des berceaux de poupées ne coûtant la douzaine que quelques centimes, sont fabriqués à Oberammergau et à Berchtesgaden, où les grandes forêts de l'Etat permettent d'avoir le bois à prix réduit. Pour la fabrication des articles en cartonnage, livres d'images, théâtres de silhouettes, décalcomanies, Nuremberg et Furth occupent 23 ateliers. Citons encore les jouets d'enfants, les jetons en métal (pour l'Orient).

Quant à l'industrie des jouets de Sonneberg, elle se voue surtout aux objets de bois, de porcelaine, de verre, de papier mâché. Les poupées de Sonneberg se vendent en gros depuis 75 centimes la douzaine jusqu'à 15 fr. la pièce et plus. Le débit des têtes de poupées est immense. Dans quelques districts de Sonneberg, on en fabrique jusqu'à des milliers de douzaines par jour.

Pour la fabrication des têtes de poupées en papier mâché ou en bois, des corps en toile ou en cuir remplis de crin animal ou végétal ou de laine de bois, enfin pour la confection des habits de poupées, l'industrie à domicile joue un grand rôle. Les animaux sont souvent faits avec beaucoup d'art : ils sont recouverts de peau, de fourrure ou de peluche. Pour les tout petits enfants, nous trouvons d'innombrables figures, pantins, hochets, etc.

Parmi les jouets en bois, les bateaux se distinguent particulièrement; puis viennent les cibles, les ménageries, les voitures, les chevaux avec leurs écuries, les théâtres de Guignol, les boîtes de construction, les jeux de société. Une branche de l'industrie de Sonneberg florissant depuis quelque temps est celle des objets en verre destinés à orner l'arbre de Noël. A cette industrie se rattachent les billes de couleurs diverses, les perles en verroterie. L'article de fantaisie (attrapes) a pris un grand développement, ainsi que les objets se rapportant plus ou moins à Pâques : lièvres, poussins, œufs, etc.

Le total des personnes employées à la fabrication des jouets en Thuringe s'élève à 30,000, dont 75 % travaillent à la maison.

Dans l'Erzgebirge, on fabrique des animaux en coupant en masse de petits morceaux de grandeur égale, dont les contours esquissent une forme animale et qui s'achèvent facilement et sans beaucoup d'ouvrage au couteau. C'est grâce à cette fabrication en grand que s'explique le prix si minime de ce genre d'articles. L'écoulement actuel s'élève à plusieurs millions de francs. 10,000 personnes y sont occupées, et les articles principaux sont des fusils d'enfants, des jeux de quilles, des chars de poupées et des chevaux de bois.

L'Allemagne compte environ 50,000 personnes occupées dans l'industrie des jouets et sa production totale représente une valeur de 60 millions de francs, dont 42 millions pour l'exportation. A peu près 80 % de la somme totale reviennent à Nuremberg et à Sonneberg.

Paris est aussi un des centres de la fabrication des jouets; mais il ne peut lutter contre la concurrence de l'Allemagne. Une spécialité des industriels parisiens est le joujou d'actualité : le Boer, le Boxer, le président Krüger, le prince Tuan.

Si l'invention des fabricants est illimitée, les goûts des enfants ne le sont heureusement pas autant. Leurs préférences vont en définitive toujours aux poupées et aux animaux. Moins les joujoux sont compliqués, plus ils ont de chance de leur plaire longtemps. Ceux que des mères ingénieuses leur confectionnent au moyen de chiffons, de morceaux de bois, de bouchons, d'objets très simples en un mot, sont souvent pour eux les plus beaux. Et leur bonheur est au-dessus de tout lorsqu'ils arrivent à se créer eux-mêmes leurs jouets. Un journal de la Suisse romande racontait que quelques moutards accroupis au bord d'une route détrempée, avaient fait, avec de la boue, une réduction de l'église de leur village. Ils contemplaient avec ravissement leur chef-d'œuvre d'architecture. Vint à passer le pasteur, qui s'arrêta en souriant : « Et le pasteur ? vous l'avez oublié, mes amis, » leur dit-il. — « C'est que nous n'avions plus de boue », répondirent-ils. (En allemand, la répartition est plus colorée, le mot de boue s'appliquant aussi à ce que nos paysans appellent du « bument ».)

Inauguration fin de siècle.

A notre fin de siècle, les excentricités ne se comptent plus. Et nous nous faisons très bien à ce travers, ridicule entre tous. Ses manifestations, pour grotesques et inconvenantes qu'elles soient, ne suscitent presque plus d'étonnement. C'est du naturel plutôt qu'on serait tenté d'être surpris.

De l'autre côté de l'Atlantique, c'est bien autre chose encore. L'Amérique est le paradis des extravagances. Exemple :

« Pour fêter l'inauguration récente de la nouvelle morgue de Wardner, dans l'Etat de Idaho, raconte le *Petit Parisien*, les édiles n'ont rien trouvé de mieux que d'y donner un grand bal.

» La fête, dans ce décor, essentiellement macabre, n'en a pas moins obtenu, paraît-il, un vif succès.

» Deux cents invitations avaient été lancées et, aussitôt après les discours d'inauguration prononcés par le maire et le shérif, un orchestre a donné le signal de la danse.

» Le bal a eu lieu dans la salle même des confrontations, ornée de fleurs et illuminée à l'électricité pour la circonstance. A côté, le bureau du greffier avait été transformé en vestiaire, et, dans une autre pièce, entre les tables de marbre et l'appareil frigorifique, se trou-

vait le buffet, tenu par une demi-douzaine de jeunes miss fort élégantes. »

Eh bien, que dites-vous de cette inauguration ? Un bal à la morgue.

Je conviens que le cas était embarrassant : inaugurer une morgue ! On ne sait trop quel genre de cérémonie on pourrait bien imaginer pour rester dans la note. Voyons, votre idée ? ... Vous ne trouvez pas ? ... Ni moi non plus. Toute réflexion faite, je crois que, en pareille occurrence, le mieux est encore de pendre la crémaillère sans bruit, sans invités et surtout sans violons. C'est ainsi du moins qu'on a procédé jusqu'ici, un peu partout.

Mais, un bal ! Franchement, je ne me représente pas ces gracieuses miss et ces jeunes snobs flirtant et valsant sur les dalles du palais de la mort. Je les vois moins encore sirotant le champagne et savourant des petits fours autour des tables de marbre, prêtes à recevoir les cadavres des malheureuses victimes de la destinée.

Et sans doute que tous ces brillants valeurs — l'élite de la société de Wardner — se croyaient très « forts », très supérieurs en venant ainsi narguer la mort jusque chez elle. On est « fort » à si bon compte, aujourd'hui.

Figurez-vous la maîtresse du logis — qu'on s'était bien gardé de convier à la fête — apparaissant tout à coup sur le seuil de la salle de bal : « Bonsoir, la compagnie ! »

Quelle déroute, mes amis ! Quelle déroute !

Un phénomène.

O temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

C'est ce que Jean Mitaine, s'il avait eu tant soit peu de littérature, aurait volontiers répété ce soir-là.

Comme il ignorait complètement Lamartine et qu'il se servait généralement, pour exprimer ses sentiments, de phrases aussi courtes qu'expressives, il se contenta de penser en boursiant sa pipe : « Ti possible, comme le temps passe. Si cette tonnerre de retraite pouvait au moins ne jamais arriver ! »

Jean Mitaine, vous le devinez sans peine, était un soldat. Franchement, je crois qu'il vaut mieux ne pas vous dire à quel bataillon il appartenait ; à quoi bon faire *bisquer* tous les autres ?

Jean Mitaine, pour se gouverner, avait quelques sentences auxquelles il se conformait religieusement. C'est ainsi qu'il disait : « Dis-moi ce que tu bois, je te dirai ce que tu es. »

Aussi, pendant les grandes manœuvres, chaque soir, Jean Mitaine faisait-il des études sur le village où la destinée et la volonté de son colonel l'avaient fait arriver. Par quelques verres de vin, Jean Mitaine se faisait une opinion bien arrêtée, et qu'il eût été inutile de changer.

Chacun, n'est-ce pas, a sa façon de s'ins-truire.

Hâtons-nous d'ajouter, du reste, que Jean Mitaine *étudiait* joyeusement.

La nature l'avait ainsi fait qu'il n'était heureux qu'avec le coude en l'air.

Or, ce soir-là, Jean Mitaine était en train de concevoir une opinion particulièrement flatteuse du village qu'il hébergeait.

Au premier verre de vin, il avait cligné de l'œil, au second, il avait fait claquer sa langue, au troisième, il s'était mis à tutoyer l'aubergiste, au quatrième, il lui avait demandé sa fille en mariage, ... et dès lors, les verres s'étaient succédé si rapidement qu'il eût été oiseux de vouloir noter les réflexions qui les accompagnaient.

On comprend donc aisément que, à 9 heures 25 minutes, Jean Mitaine quittât avec un regret

mal déguisé sa nouvelle connaissance, et rentrât au cantonnement fort *gringe*.

Heureusement, Jean Mitaine n'avait pas qu'une sentence pour se gouverner. Il disait aussi souvent : « Il faut prendre le temps comme il vient, les femmes comme elles sont et le bon vin où il se trouve. »

Aussi dès que l'appel en chambre eût été fait, et que des ronflements variés et sonores commencèrent à charmer les échos de la grange, Jean Mitaine se releva prestement.

En passant par derrière, sur les *courtilines* et dans les jardins, Jean Mitaine, en quelques sauts, et sans rencontre fâcheuse, retrouva la pinte communale, et, en compagnie de quelques autres assoiffés... de science, reprit la conversation si heureusement commencée.

Elle s'acheva bien tard, et, sans doute, on y agita de bien graves questions, car lorsque Jean Mitaine reprit le chemin de son cantonnement, il était si préoccupé qu'il avait peine à se tenir droit, et que par une singulière illusion d'optique, il voyait tourner devant lui les arbres et les maisons.

Bien mieux, il eût peine à distinguer la porte de la grange de celle de l'écurie.

Un bruit de trompettes : c'est la générale : une aimable surprise du major. Dans les granges, les hommes furieux se redressent en grognant et s'étirent en maugréant.

Poussés, harcelés par le sergent, ils finissent par se trouver à moitié équipés sur les rangs.

« Dépêchons, dépêchons, crie le lieutenant qui, malgré son grand sabre, n'a jamais pu massacrer autre chose que le français. Sergent, vite l'appel !... »

Et l'appel se fait, au petit bonheur : Mitaine... Mitaine. Hélas, le silence seul répond.

« Le veinard, pensent les copains, il a prévu la générale ! »

Maintenant, les soldats se sont éloignés. Dans la ferme, où personne n'a dormi, on fait un tour dans le cantonnement, afin de voir s'il n'y a aucun risque d'incendie. On ramasse ici une chaussette, là, une bretelle, ailleurs une pipe, et les enfants joyeux hument avec bonheur cette délicieuse odeur de graisse rance dont se glorifie notre armée fédérale.

Seul le petit Paul n'était pas là. Voilà plusieurs jours, qu'au matin, son premier soin est d'aller voir à l'étable. On lui a promis qu'il y trouverait bientôt un joli petit veau.

Tout à coup, un cri retentit ; c'est Paul : « Papa, mama, tout le monde, venez vite voir... Notre vache qui a fait un militaire !!! »

L'ambition de Jacques Méric.

Jacques Méric est un petit rentier célibataire, paresseux, simple, content de lui et de son bien. La lecture de son journal, la satisfaction de quelques manies occupent son oisiveté. Excellent nageur et très fort dans la pêche à la ligne, il goûte aussi beaucoup la promenade. Il doit naturellement filer des jours heureux ! Eh ! bien, non ! Une ambition le tient, l'ambition de lire ses louanges dans son journal.

Il a longtemps hésité sur la manière de se faire connaître. Il ne veut pas de la renommée d'un Erostrate : quel courage, de quitter ses aises pour la froide solitude d'une prison. Il lui reste les moyens honnêtes. Après mûres réflexions, il choisit ce qui lui convient le mieux : « sauver quelqu'un qui tomberait au lac. » Il sait nager, rien à craindre.

Dans cette intention, il multiplie et prolonge ses expéditions de pêche (à la ligne).

Il attend l'occasion.

Le matin du 30 juin 1900, date mémorable s'il en fut (pour Jaques Méric), nous le trouvons en route pour l'empire des poissons, se

prélassant, suant, soufflant, portant d'un air digne sa boîte d'asticots et son long roseau, compagnons de ses méditations au soleil.

Il arrive, s'enfonçant mollement dans son pliant qui crie, s'y trémousse jusqu'à ce que le siège ait bien moulé ses formes, puis ôte son habit.

Soudain, le bruit d'un corps lourd tombant dans l'eau suivi de cris : « Au secours ! » coupe le silence monotone du désert.

Héroïque Monsieur Méric, si vous l'aviez vu bondir de son pliant et courir de toute la longueur de ses courtes jambes vers une petite langue de terre, sur laquelle une femme, se tordant les mains, appelait éperdument !

En franchissant les trente pas qui l'en séparaient, Monsieur Méric pensait. Il pensait à son désir satisfait, à son nom s'étalant le lendemain, en lettres grasses, à la première page du journal.

Le passage d'un élément dans l'autre mit fin à ses réflexions, ainsi qu'aux paroles de l'inconnue... Son bébé était tombé !...

Jacques Méric explore en vain le fond du lac profond en cet endroit. Rien. A court de souffle, il remonte pour redescendre : de nouveau rien, sauf une grosse pierre sur laquelle il se casse les ongles. Le sang à la tête, il revient à la surface. Les yeux pleins d'eau, sans voir, il appelle la mère. Elle ne répond pas. S'attendant à la trouver évanouie, Méric grimpe sur le rivage : éclipse !... Anxieux, il regarde autour de lui : rien... Il reste hébété... Son ami et confrère, Paul Verdenet, qui venait, avec tout son attirail de pêcheur, lui tenir compagnie et ne pensait guère le rencontrer dans ce piteux état, le tira de sa torpeur.

Méric reprend ses esprits et met Verdenet au fait. Celui-ci lui conte aussitôt qu'il a croisé une femme s'éloignant rapidement du bord.

Méric, craignant quelque chose, rejoint ses effets. La vue de son habit froissé et jeté sur le sable lui serre le cœur.

D'un mouvement fébrile, il plonge la main dans la poche de sa montre, sa magnifique montre en or : vide !... Une révélation subite lui dit tout. Il est joué. La femme : voleuse ; l'enfant : la pierre.

Désillusion des désillusions ! Quelle rentrée ! Méric qui, dans ses rêves d'auparavant, se voyait porté triomphalement sur quatre fortes épaules, se glissa furtivement dans sa maison. Sa vieille servante Eulalie faillit s'évanouir. Ruisselant, souillé de vase, il la regardait d'un air si déconfit ! Jacques Méric avait été tellement ébranlé qu'il gagna une maladie et garda un mois le lit.

Bien informé par Verdenet, le journal parla de l'aventure, non pour l'avantage de Méric, car on rit à ses dépens.

La voleuse fut introuvable.

Jacques Méric jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prêterait plus, et fut guéri pour jamais de toute ambition mal placée. JEAN SUZOL.

Trai farçeu.

Se ia dâi gaillâ à quoui la sadze femna aussè aobliâ dè copâ lo fi dè la leingua, po sù, n'est ni à Rocan, ni à Niflet, non plliè à Mistrouffe, trai z'estaffiès dè per tsi no qu'ont 'na niaffa d'infai, que ne peinsont qu'à contâ dâi gandoises et à quoui lè dzanliès ne cottoint rein. Faut lè z'ourè assebin quand sont ti lè trai dévant la fordze aobin pè la fretèri ; l'est adè à cè qu'ein pào lo mè derè, et cliâo que sè tràovont perque poivont papi recaffâ à mésoura, tant l'ein débliottont.

Assebin, fâ pas bon sè crotsi dè leingua avoué leu, kâ vo rivont voutron clihou tot lo drai et vo restâ quie, tot motset, lo subtillet copâ, sein trovâ oquiè à lào repipâ.

Mâ, volliont ti ein savâ mè l'on que l'autro et se Niflet ein a contâ iena qu'a fé crèvà dè